

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

GRELOT, Pierre, *Église et ministères*. Pour un dialogue critique avec Edward Schillebeeckx

par Jean-Guy Pagé

*Laval théologique et philosophique*, vol. 41, n° 1, 1985, p. 129-130.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400158ar>

DOI: 10.7202/400158ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

conviction que « personne ne peut jamais être sûr d'avoir envisagé toutes les données d'un problème aussi compliqué » (p. 13).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Pierre GRELOT, *Église et ministères*. Pour un dialogue critique avec Edward Schillebeeckx. Coll. « Théologies ». Paris, Éditions du Cerf, 1983 (21.5 × 13.5 cm), 282 pages.

Je dois avouer, au point de départ, que j'ai lu avec plaisir cet ouvrage de P. Grelot. Il faut admettre que je l'abordais déjà avec sympathie. J'avais dans le passé apprécié plusieurs ouvrages de cet auteur : *Le couple humain dans l'Écriture*, *Réflexions sur le problème du péché originel*, *Péché originel et rédemption* et, dans la même ligne que le livre qui fait l'objet de cette recension, *Le ministère de la nouvelle alliance*. Il a également collaboré à l'excellente étude à la fois exégétique et dogmatique sur *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament* (Seuil, 1974). Il était donc bien préparé à aborder de nouveau cette question épineuse du ministère et de son lien avec l'Église. Il l'était d'autant plus qu'il n'est pas qu'un exégète sérieux, mais qu'il fait montre en maintes occasions d'un grand intérêt pour la dogmatique.

Le volume recensé ici se présente comme « un dialogue critique avec Edward Schillebeeckx », plus précisément comme une lecture critique de l'ouvrage de ce dernier intitulé *Le ministère dans l'Église*, paru en 1981 aux Éditions du Cerf.

Les théologiens européens pratiquent plus aisément que nous l'art de la controverse, de la dispute au sens qu'on donnait à ce mot au Moyen Âge. Et ils savent souvent le faire en demeurant courtois. C'est ce que fait P. Grelot à l'égard d'E. Schillebeeckx et de son livre. Il part de la notion d'« apostolicité » revendiquée par Schillebeeckx comme une caractéristique importante de l'Église et de son ministère. Mais il montre l'insuffisante ampleur de cette notion chez Schillebeeckx qui la réduit au fond à une de ses composantes, l'apostolicité de doctrine, en laissant dans l'ombre une autre dimension, l'apostolicité de succession dans le ministère. D'autant plus que l'apostolicité dite de doctrine se réduit chez Schillebeeckx, comme chez Küng, à une sorte de réaffirmation de la *Scriptura Sola* (cf. Grelot,

p. 35). Les pages 18-41 du livre de Grelot replacent bien des choses sur ce point.

Il ne faut pas oublier que l'Église est née avant le Nouveau Testament (écrit) et que c'est en elle que celui-ci est éclos. Cela implique que le Nouveau Testament doit être lu non seulement comme une norme pour l'Église, mais aussi comme une norme de l'Église, c'est-à-dire comme l'expression de ce que l'Église apostolique a saisi comme étant l'action en elle de la Parole et de l'Esprit de Dieu et qu'elle a traduit dans des institutions, entre autres le ministère. De telle sorte que, pour être bien compris, ce message doit, encore aujourd'hui, être interprété à l'intérieur et sous l'influence d'une *foi* qui se veut et qui est de fait en continuité, non seulement avec la foi de l'Église primitive, mais avec la foi de l'Église de toutes les époques : ce qui s'appelle la Tradition (avec un grand T). Grelot le rappelle à Schillebeeckx (pp. 42-66 : « Le problème de l'herméneutique »), en signalant que les questions qu'on se pose aujourd'hui et dont on peut avoir des solutions préjugées ne constituent pas un principe suffisant d'herméneutique et peuvent même s'identifier à un certain dogmatisme (qui pourtant s'insurge contre la dogmatique ecclésiale).

Dans le chapitre II de son livre, « Aux origines des ministères », Grelot reprend, mais en bénéficiant des acquis de recherches plus récentes, l'enquête qu'il avait menée jadis dans son volume *Le ministère de la nouvelle alliance* et dans ses articles parus dans *Istina* (vol. XV, 1970, pp. 389-424 : « La structure ministérielle de l'Église d'après saint Paul : à propos de *L'Église* de Hans Küng » ; vol. XVI, 1971, pp. 453-469 : « Sur l'origine des ministères dans les églises pauliniennes »). C'est l'occasion pour lui de corriger les insuffisances de l'exposé de Schillebeeckx par rapport aux données du Nouveau Testament sur le ministère.

Dans le chapitre III, Grelot aborde la question de la célébration eucharistique, de la nécessité d'un ministère compétent pour sa présidence et de l'interprétation sacerdotale de ce ministère. Se basant sur le Nouveau Testament et sur quelques autres textes des origines chrétiennes (*Lettres* d'Ignace d'Antioche, *Apologies* de Justin), il conclut, contrairement à Schillebeeckx, qu'une communauté chrétienne ne peut célébrer une eucharistie valide sans son rattachement à la grande Église par un ministre dûment ordonné. Ce qu'il dit cependant à propos du « cas limite » d'une communauté qu'une persécution aurait privée de ses ministres exigerait à mon avis d'être

examiné de plus près. Son analyse (pp. 152-171) des motifs du célibat des ministres parvient à des conclusions excellentes où la peur de la sexualité tient peu de place.

Sur la question précise de l'interprétation « sacerdotale » du ministère ordonné, ce que dit Grelot est en général juste, mais demeure incomplet. Par exemple, sa critique (p. 193, note 92) de l'affirmation, pourtant assez traditionnelle, d'une double participation au sacerdoce du Christ : celle des baptisés et celle des ministres ordonnés, gagnerait à être éclairée par les données suivantes. Bien sûr, la participation qui résulte du baptême est plus fondamentale : elle institue dans l'être chrétien (de telle sorte que le ministre ne devienne pas un super-chrétien) ; son exercice demeurera et s'épanouira même dans le Royaume ; le ministère est ordonné à son service, à la faire naître et croître. Mais il s'agit d'une participation au sacerdoce du Christ en tant que ce dernier est l'animateur, au plan vital, de son Église, tandis que la participation octroyée par le sacrement de l'ordre se rattache au rôle du Christ-chef qui dirige sa communauté et la fait croître par une action plus extérieure, celle de l'annonce officielle de la Parole et du don des sacrements.

Au lecteur très pressé, le chapitre IV, « Conclusion et perspective », donne une bonne idée de l'ensemble et dégage bien les principales corrections à apporter aux thèses de Schillebeeckx. En somme, un livre excellent et très utile, quoique peut-être rédigé un peu hâtivement et qui demanderait d'être complété par la critique d'un historien au sujet de l'opposition caricaturale que Schillebeeckx institue entre le premier et le second millénaire de l'Église.

Jean-Guy PAGÉ

Gérard-Henry BAUDRY, **Le sacrement de confirmation. Dans le dynamisme de l'Esprit**. Coll. « Théologie pour tous », n° 1. Lille, Éditions G.-H. Baudry, 1981 (15 × 21 cm), 124 pages.

Cet ouvrage n'est pas une proposition nouvelle sur la théologie ou la pastorale de la confirmation. Il s'agit plutôt d'un ouvrage de synthèse qui fait le point, sous un angle pastoral, des recherches actuelles. Le théologien de carrière regrettera peut-être que l'auteur n'ait pas évoqué et critiqué davantage les thèses les plus audacieuses sur ce sacrement. Mais comme il n'est pas le premier destinataire de l'ouvrage, il ne peut l'exiger.

À l'intérieur de son option pour une lecture traditionnelle de la confirmation, l'exposé reste ouvert à certaines idées nouvelles. Ainsi, quant à l'âge de la confirmation, il admet la nécessité d'un certain pluralisme en fonction de la qualité de vie chrétienne de ceux qui demandent ce sacrement. Cependant, dans le cas normal d'un enfant dont la vie de foi est bien engagée, il est nettement en faveur de la confirmation de l'enfant, même en respectant la séquence baptême-confirmation-eucharistie.

La grande qualité de l'ouvrage, c'est l'érudition avec laquelle il fait ressortir les richesses de la théologie traditionnelle de la confirmation. Son chapitre sur l'histoire de ce sacrement est remarquable. De plus, il est un modèle de présentation technique. Il est bien écrit et bien ordonné. Il offre une excellente bibliographie, surtout pour la littérature de langue française. Il reproduit les principaux documents officiels qui jalonnent l'histoire de ce sacrement, depuis le 4<sup>e</sup> siècle jusqu'à la constitution *Divinae consortium naturae* (1971) inclusivement.

R.-Michel ROBERGE

Dietrich BONHOEFFER, **De la vie communautaire**.

Traduction de Fernand RYSER. Coll. « Traditions chrétiennes », 10, Paris, Éditions du Cerf/Éditions Labor et Fides, 1983 (13.5 × 19.5 cm), 144 pages.

« De la vie communautaire » réapparaît enfin sur le marché ; il était épuisé depuis quelques années. Fort attendu par plusieurs, ce livre, écrit par le théologien luthérien Dietrich Bonhoeffer, ne manque pas de jeter une lumière crue sur notre vie communautaire chrétienne, si restreinte qu'elle soit. L'auteur serait-il inconnu, que l'ouvrage garderait en lui-même sa valeur ; mais le fait que l'auteur a vécu une expérience communautaire soutenue à Finkenwalde sous l'Allemagne nazie en 1935, qu'il fut membre de l'Église confessante s'opposant au Führer et qu'il paya de sa vie, au camp de concentration de Flossenbürg, son engagement chrétien, lui confère une dignité particulière qu'on se doit de souligner.

Correspondant à la seconde période de la pensée de Bonhoeffer, ce livre n'a rien d'une théologie évanescence. Il ne ressemble pas non plus à un journal intime qui rendrait compte des jours passés à Finkenwalde. Il s'agit plutôt d'une catéchèse à recevoir pour notre vie. D'ailleurs,